

James R. Hansen

LE PREMIER HOMME

La vie de Neil A. Armstrong

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Anna Souillac



Titre original
First Man
The Life of Neil A. Armstrong

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© James R. Hansen, 2005.

*All rights reserved, including the right to reproduce this book
or portions thereof in any form whatsoever.*

© Simon & Schuster, New York, April 2018
© Éditions Michel Lafon, 2018, pour la traduction française.
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex
www.michel-lafon.com

Pour Isabelle, Mason et Luke

Préface

Si Neil Armstrong était encore en vie, comment voudrait-il que je préface cette nouvelle édition de sa biographie, dont la publication précède de peu le cinquantième anniversaire de la mission *Apollo 11* ? Si j'avais la chance de pouvoir lui poser la question, je sais exactement ce qu'il me répondrait : « Jim, c'est ton livre. C'est toi l'auteur, pas moi. Tu devrais commencer de la façon qui te semble la plus appropriée. »

Tel était Neil Armstrong. Quand il accepta de collaborer au livre que je voulais écrire sur sa vie – et il me fallut près de trois ans, entre 1999 et 2002, pour obtenir cet accord –, il insista pour que cet ouvrage soit une biographie exhaustive et indépendante. Il m'accorda cinquante-cinq heures d'entretien, puis relut et annota lui-même tous les chapitres du premier manuscrit. Mais il n'essaya à aucun moment de corriger ou d'influencer la moindre de mes analyses ou de mes interprétations. Comme il le répétait à qui voulait l'entendre : ce n'était pas son livre, c'était celui de Jim. Je lui ai demandé un jour s'il était d'accord pour dédicacer un exemplaire pour chacun de mes deux enfants. Il m'a répondu qu'il y réfléchirait. Il considérait simplement que ce n'était pas à lui de le faire, puisque ce n'était pas son livre. Tel était Neil Armstrong.

Comment, donc, préfacier cette édition du cinquantième anniversaire d'*Apollo 11* ? J'aimerais ouvrir ce livre avec quelque chose que Neil trouverait important à dire à cette époque clé de l'histoire de l'exploration spatiale – en effet, entre 2018 et 2022, le monde va commémorer non seulement le premier atterrissage

lunaire, mais également les dix missions incroyables du programme *Apollo*, un programme spatial national aussi jeune qu'innovant, mené à bien avec diligence et succès, celui d'une épopée dont le nom seul est devenu légendaire. De l'audacieux vol circumlunaire d'*Apollo 8* en décembre 1968 à la dernière mission sur la surface de la Lune d'*Apollo 17*, en décembre 1972, le monde a eu la chance de suivre les astronautes américains s'aventurer loin de leur planète pour marcher sur un corps céleste à un quart de million de kilomètres de là. Le moment le plus remarquable de cette entreprise eut lieu le 20 juillet 1969 : le jour où *Apollo 11* et son équipage – Mike Collins, le pilote du module de commande, Buzz Aldrin, celui du module lunaire et leur commandant Neil Armstrong – sont entrés dans l'histoire en effectuant le premier atterrissage lunaire « habité ».

Lors de mes longues réflexions pour savoir comment commencer ce livre, je me suis souvenu d'une conversation que j'avais eue avec Neil en 2009 – quatre ans après la publication de l'édition originale de *First Man* et l'année du quarantième anniversaire d'*Apollo 11*. Notre conversation concernait l'un des objets que Neil et Buzz avaient déposés sur la Lune en 1969 : un petit disque en silicone, de la taille d'une pièce de monnaie, sur lequel étaient enregistrés les « messages de bonne volonté » de chefs d'État de 73 pays (y étaient également gravés les noms des leaders du Congrès et des membres des quatre comités de la Chambre des représentants et du Sénat qui avaient ratifié la loi à l'origine de la création de la NASA, ainsi que ceux des hauts responsables de l'agence elle-même, ses anciens administrateurs, administrateurs adjoints y compris. Figuraient aussi sur le disque les déclarations de quatre présidents américains : de Richard M. Nixon, le président de l'époque, et de son dernier prédécesseur, Lyndon B. Johnson ainsi que des extraits du *National Aeronautics and Space Act* de 1958, signé par Dwight. D. Eisenhower et du discours prononcé par John F. Kennedy face au Congrès, le 25 mai 1961, dans lequel le Président s'engageait à atterrir sur la Lune). Thomas O. Paine, le directeur de la NASA à l'époque, avait correspondu avec les dirigeants du monde entier en vue de compiler leurs messages et de les faire graver sur une microfiche en silicone, après les avoir réduits à une échelle d'1/200^e sous forme de photographie. L'équipage emporta ce disque sur la

Préface

Lune, où il se trouve encore aujourd'hui, à l'abri dans une petite boîte en aluminium.

En 2008, un an avant cette conversation avec Neil, Tahir Rahman, un physicien de Kansas City passionné d'histoire spatiale, publia un excellent ouvrage sur ce fameux disque. Son livre avait pour titre : *We Came in Peace for All Mankind*¹, en référence à l'inscription de la plaque montée sur l'une des jambes du module lunaire. Le sujet principal du livre de Tahir se trouvait cependant dans son sous-titre : « The Untold Story of the *Apollo 11* Silicon Disk² ». Neil et moi avons eu la chance de recevoir chacun un exemplaire du livre de la part de son auteur, ce qui lança notre fameuse discussion sur la microfiche et les messages de bonne volonté qu'elle contenait.

Neil se souvenait de nombreuses choses avec une précision impressionnante – de la même manière qu'il en oubliait aisément d'autres, quand celles-ci ne l'intéressaient pas. Durant notre discussion sur le livre de Tahir, j'ai demandé à Neil s'il avait en mémoire ces messages de bonne volonté et, auquel cas, lequel d'entre eux l'avait le plus marqué. Il en cita explicitement trois et tenta de me les résumer – allant parfois même jusqu'à citer certains passages avec une exactitude remarquable. Je ne me souvenais pas de ces déclarations (aucune d'entre elles, pour être sincère), j'ai donc pris des notes sur chacune. Les trois messages dont Neil se souvenait étaient ceux des dirigeants de la Côte d'Ivoire, de la Belgique et du Costa Rica. Quand je suis rentré chez moi, j'ai attrapé le livre de Tahir sur l'étagère de mon bureau et ai attentivement lu chacun des messages mentionnés par Neil ainsi que les soixante-dix autres. Ceux choisis par Armstrong étaient, à n'en pas douter, trois des meilleurs. Voici donc les trois messages, qui resteront à jamais sur la surface de la Lune – pour peu qu'on ne vienne pas la perturber –, que Neil aurait aimé, je crois, que je partage avec vous dans cette préface :

1. « Nous sommes venus en paix au nom de toute l'humanité ». (NDLT.)

2. « L'histoire jamais racontée du disque de silicone d'*Apollo 11* ». (NDLT.)

De Félix Houphouët-Boigny, président de la Côte d'Ivoire.

À l'époque où le plus ancien rêve de l'homme est en train de devenir réalité, je remercie la NASA d'avoir eu la gentillesse de me proposer les services du premier messenger humain à poser le pied sur la Lune pour y déposer les mots de la Côte d'Ivoire.

J'espère que quand ce passager du ciel laissera son empreinte sur le sol lunaire, il saura combien nous sommes fiers d'appartenir à la génération qui a mené à bien cet exploit.

J'espère également qu'il dira à la Lune combien elle est belle quand elle illumine les nuits ivoiriennes.

J'aimerais tout particulièrement qu'il se tourne vers notre planète Terre et qu'il crie l'insignifiance des problèmes qui torturent l'esprit humain, quand on les observe depuis là-haut.

Que son œuvre, en descendant du ciel, trouve dans l'Univers la force et la lumière qui lui permettront de convaincre l'humanité de la beauté du progrès, quand il a lieu dans la fraternité et dans la paix.

De Baudoin, roi des Belges.

À l'heure où l'homme s'apprête, pour la première fois, à atterrir sur la Lune, nous ne saurions envisager cet événement autrement qu'avec émerveillement et respect.

Nous admirons et avons confiance en tous ceux qui ont contribué à cet exploit, tout particulièrement ces trois hommes courageux qui emportent avec eux nos espoirs, et ceux de toutes les nations, celles qui les ont précédés ou les suivront dans l'espace.

Nous sommes subjugués par ce pouvoir qui a été confié à l'homme et les devoirs qui lui incombent.

Nous avons conscience de notre responsabilité face aux tâches que l'univers nous confiera sans doute, mais également de ce qu'il nous reste à accomplir sur Terre, afin de rendre l'humanité plus juste et plus heureuse encore.

Que Dieu nous aide, à travers cette nouvelle étape de l'histoire du monde, à mieux nous comprendre entre nations et à faire preuve de plus de fraternité entre les hommes.

Préface

De José Joaquín Trejos Fernández, président du Costa Rica.

Mes compatriotes et moi souhaitons à l'équipage d'Apollo 11 la plus grande réussite dans l'exploit qu'il s'apprête à accomplir, parce que celui-ci symbolise le progrès scientifique et technique effectué par l'homme dans sa conquête pacifiste de l'espace et parce que l'équipage de ce vaisseau représente le courage, la volonté, l'esprit d'aventure et l'ingéniosité de l'être humain.

L'énorme effort scientifique et technique fourni afin d'envoyer les premiers hommes sur la Lune mérite la reconnaissance de l'humanité, car il nous permettra d'améliorer le bien-être du genre humain.

Nous avons bon espoir que le succès de cette aventure marque le début d'une nouvelle ère pour l'humanité – peut-être d'une nouvelle détermination ? Plus de justice et de liberté, car elles sont dues à chacun d'entre nous, plus d'amour pour notre prochain... Nous espérons que ces efforts seront encouragés par l'esprit d'humanité qui découlera de la prise de conscience sans équivoque de l'éphémérité de cette planète, notre maison dans cet univers.

En tant que représentant du Costa Rica, j'envoie mes meilleurs vœux aux héros d'Apollo 11 et à tous ceux qui ont rendu cet exploit historique possible.

Qu'il ait souhaité que je le fasse ou non – il aurait probablement préféré que je ne le fasse pas –, j'ai le sentiment de devoir laisser à Neil Armstrong le soin de conclure cette préface d'anniversaire.

Environ un mois avant le lancement d'Apollo 11, à la demande de la revue *Life*, Armstrong publia un article, probablement l'un de ses meilleurs, sur ce que signifiait selon lui l'atterrissage lunaire :

Il serait présomptueux de ma part d'affirmer que telle ou telle chose sera ce que l'histoire retiendra de cette mission. Mais j'aime à penser qu'elle nous éclairera, nous les hommes, et nous aidera à comprendre que nous faisons partie d'un univers bien plus grand que celui que nous pouvons en général voir depuis le seuil de notre porte. J'espère que cela aidera les gens, partout dans le monde, à considérer de la bonne manière les différentes entreprises de l'humanité en tant que communauté. Aller sur la Lune et en revenir n'est peut-être pas, en soi, si important. Mais c'est un

pas suffisamment grand pour encourager les gens à modifier leur façon de penser – une sorte d'éveil spirituel.

Après tout, la Terre elle-même est un vaisseau – un vaisseau étrange, puisqu'il transporte son équipage à l'extérieur plutôt qu'à l'intérieur. Mais c'est un petit vaisseau. Et il se déplace en orbite autour du soleil. Il se déplace en orbite autour du centre d'une galaxie qui se déplace elle-même autour d'une orbite inconnue, dans une direction inconnue et à une vitesse indéterminée. Et ce vaisseau change constamment, de position et d'environnement.

Il nous est difficile d'avoir le recul suffisant pour observer ce qu'il se passe. Quand vous êtes au milieu d'une foule, celle-ci semble s'étendre de toute part, tout autour de vous, peu importe la direction dans laquelle vous regardez. Vous devez reculer, grimper sur un monument alentour ou quelque chose comme ça pour réaliser que vous êtes en réalité tout au bord de la foule, et que la scène n'a plus rien à voir avec ce qu'elle semblait être quand vous étiez au milieu de tous ces gens.

Depuis la Terre, il est difficile de déterminer où se trouve exactement notre planète, dans quelle direction elle se dirige et quelle sera sa trajectoire future. En prenant un peu de distance, au sens propre comme au figuré, nous espérons être capables de pousser les gens à faire un pas en arrière pour repenser leur rôle au sein de l'univers, pour se considérer eux-mêmes comme l'équipage de ce vaisseau qui avance. Quand vous êtes aux commandes d'un vaisseau, il faut bien faire attention à la façon dont vous utilisez vos ressources, à celle dont vous traitez votre équipage et votre véhicule.

J'espère que les voyages que nous allons effectuer durant les deux prochaines décennies vous permettront d'y voir encore plus clair. Quand on regarde la Terre depuis la Lune, on ne peut pas distinguer l'atmosphère. Elle est si fine, c'est une partie si infime de la Terre, qu'on ne peut pas la voir. Tout le monde devrait avoir conscience de ça. L'atmosphère terrestre est une ressource délicate et précieuse. Il va falloir que nous apprenions à la conserver et à l'utiliser intelligemment. Ici, au cœur de la foule, tout semble aller bien quand vous regardez l'atmosphère. Vous ne vous inquiétez donc pas outre mesure. Mais quand vous changez de point de vue, il est sans doute plus facile de comprendre pourquoi vous devriez vous inquiéter.

Ceux qui pensent (à tort) que Neil Armstrong n'était rien d'autre qu'un ingénieur un peu ringard, ou un simple pilote de

Préface

machines volantes, incapable de réflexions profondes, n'auront qu'à se pencher sur ce message pour apprécier l'esprit brillant qu'il était.

Cela fait six ans que Neil est mort. Avec le temps, ceux qui le connaissaient ont pu davantage apprécier l'homme à part qu'il était, sa personnalité et ses accomplissements singuliers, et mesurer combien il leur manquait à tous. Grâce à ce recul, nous pouvons contempler, analyser et rendre hommage non seulement à la vie entière de cet homme illustre (les deux premières éditions de *First Man* arrêtent le récit de sa vie en 2005, la préface de la deuxième édition évoque sa mort, quelques mois à peine après qu'elle est survenue), mais également l'héritage qu'il laisse sur le long terme.

Toute sa vie, dans toutes ses entreprises, Neil a porté les valeurs et les qualités essentielles d'un être humain d'exception : l'engagement, le dévouement, la fiabilité, la soif d'apprendre, la confiance en soi, la ténacité, l'esprit de décision, l'honnêteté, l'innovation, la loyauté, l'optimisme, le respect de soi et des autres, l'intégrité, la mesure, la sagesse et bien plus encore. Aucun autre être humain voué à poser le pied sur un autre corps céleste n'aurait pu mieux incarner que lui ce que l'humanité a de meilleur. Et aucun autre être humain n'aurait mieux géré que lui le faisceau aveuglant de la renommée mondiale et du statut de légende, tant historique que culturelle, qu'on lui a attribué du jour au lendemain. La personnalité mesurée et modeste de Neil l'a poussé à se préserver de l'œil du public et à rester concentré sur son métier d'ingénieur. Ce n'était tout simplement pas le genre d'homme à courir après les avantages – immérités selon lui – qu'il aurait pu tirer de son nom ou de sa célébrité.

Toute analyse de la vie simple et tranquille que mena Neil après *Apollo 11*, de sa volonté d'éviter le feu des projecteurs, nous force à constater que l'homme était doué d'une sensibilité à part, faisant partie intégrante de sa personnalité : comme s'il avait su que l'exploit qu'il avait aidé son pays à accomplir durant l'été 1969 – l'atterrissage épique des premiers hommes sur la Lune et leur retour sains et saufs sur Terre – serait inexorablement occulté par le mercantilisme flagrant de notre monde moderne, ses questions redondantes et ses discours creux. Neil comprenait, au plus

Le premier homme

profond de lui-même, que son atterrissage sur la Lune avec Buzz Aldrin et Mike Collins qui tournait en orbite au-dessus de leurs têtes, n'était pas seulement un événement extraordinaire pour lui mais, avant tout, pour le monde entier, pour nous tous.

Neil a joué un rôle fondamental dans les premières tentatives spatiales de l'humanité – et il a toujours insisté que le succès d'*Apollo* était le fruit d'un travail d'équipe, celui de 400 000 Américains. Il avait beau s'être retrouvé tout en haut de cette pyramide, rien ne l'avait prédéterminé à devenir le commandant du premier atterrissage lunaire, ni le premier homme à descendre du vaisseau. Comme il l'a maintes fois répété, tout ça fut une question de hasard, de circonstances. Quand bien même, c'est à lui qu'est revenu cet honneur. Mais il savait le sacrifice immense, l'incroyable engagement, et l'extraordinaire créativité qu'il avait fallu pour en arriver là. Il était immensément fier du rôle qu'il avait joué dans le premier atterrissage lunaire, mais il n'a jamais voulu participer au cirque qui en a découlé ni à son exploitation commerciale. Par bien des aspects, Neil a choisi de consigner cette époque particulière de sa vie dans les livres d'histoire. Un peu comme le golfeur Bobby Jones n'a plus jamais joué aucune compétition après avoir gagné le Grand Chelem, ou comme Johnny Carson n'a plus jamais fait aucune apparition à la télévision après la fin de son *Tonight Show*. Non pas que Neil ait vécu une vie de reclus après *Apollo 11* : il s'agit là d'un mythe monté de toutes pièces par des journalistes frustrés de ne pas réussir à obtenir d'interviews de sa part. Après son voyage sur la Lune, Neil a mené une vie très active, riche de nombre d'accomplissements – dans l'enseignement, la recherche, le monde des affaires et de l'industrie ou encore l'exploration. Et cette vie, il l'a vécue avec dignité et intégrité.

Pour l'exergue de *First Man*, j'ai choisi une citation qui me semble profonde, tirée de *Reflections on the Art of Living* du mythologue américain Joseph Campbell. Elle dit : « Le privilège d'une vie, c'est d'être qui vous êtes. » Neil Armstrong a eu ce privilège et nous devrions tous nous réjouir qu'il en ait été ainsi. Pour lui comme pour nous.

James R. Hansen
Mars 2018

Le privilège d'une vie, c'est d'être qui vous êtes.

*Joseph Campbell,
Reflections on The Art of Living*

Prologue

Le lancement

Une fois la mission *Apollo* terminée et les astronautes rentrés, Buzz Aldrin fit une remarque à Neil Armstrong : « Neil, on a tout loupé. »

Dans les jours qui précédèrent le mercredi 16 juillet 1969, entre 750 000 et 1 million de personnes – le plus grand rassemblement jamais vu pour un lancement spatial – se retrouvèrent au cap Kennedy. La veille au soir, près de mille agents de police, cavaliers de la police montée et patrouilleurs maritimes avaient dû intervenir pour gérer les 350 000 voitures et bateaux qui avaient envahi les routes et la mer. Un inspecteur automobile de l'État, pour le moins entreprenant, loua même 3 kilomètres de route à des cultivateurs d'oranges, afin de vendre des places avec vue sur le lancement, à 2 dollars par tête. Un autre homme délivrait des soi-disant certificats de présence à la typographie faussement ancienne pour 1,50 dollar, et vendait des pseudo-stylos de l'espace pour 2,95 dollars.

Même les célébrations d'avant-match d'une finale de coupe du monde n'étaient pas comparables à l'ampleur des festivités qui précédèrent le lancement de la première mission d'atterrissage lunaire. À des kilomètres à la ronde, on allumait des barbecues, on ouvrait des glacières, on regardait à travers des jumelles et des télescopes, on testait l'angle et les focales des appareils photo – le moindre mètre carré de plage, de jetée et d'embarcadère était noir de monde.

En début de matinée, la foule attendit donc patiemment – malgré une chaleur déjà étouffante de 32 °C, l’assaut des moustiques, l’énervement dû aux embouteillages et aux prix exorbitants réservés aux touristes – que la monumentale fusée *Saturn 5* propulse *Apollo 11* vers la Lune.

À huit kilomètres du site de lancement, la Banana River était submergée d’embarcations de toutes sortes. Janet Armstrong, l’épouse du commandant d’*Apollo 11*, et ses deux fils, Rick, 12 ans, et Mark, 6 ans, attendaient le lancement, non sans angoisse, à bord d’un énorme yacht de la North American Aviation, le constructeur du module de commande *Apollo*. Dave Scott, l’astronaute qui avait été le coéquipier de Neil sur le vol *Gemini 8* en 1966, avait arrangé cette sortie en bateau, un spot « *numero uno* », selon l’expression employée par Janet. Deux amis de Janet se trouvaient également à bord ce matin-là, ainsi que plusieurs responsables des relations publiques de la NASA et Dora Jane « *Dodie* » Hamblin, la journaliste de la revue *Life* qui avait l’exclusivité pour suivre les membres de l’équipage d’*Apollo 11*.

Dans le ciel, des hélicoptères emmenaient par vagues successives des groupes de VIP jusqu’aux gradins réservés, à la vue imprenable, situés à 5 kilomètres à peine de la rampe de lancement. Des 20 000 personnes invitées par la NASA, un tiers était présente, dont une centaine de ministres étrangers, des ministres des sciences, des attachés militaires, des fonctionnaires de l’aviation, ainsi que dix-neuf gouverneurs américains, quarante maires et plusieurs centaines de chefs d’entreprises et d’industriels américains. La moitié des membres du Congrès assista au lancement, ainsi que deux juges de la Cour suprême. La liste des invités allait du général William Westmoreland, le chef de cabinet de l’armée américaine en charge de la guerre au Vietnam, à Johnny Carson, le présentateur vedette du *Tonight Show* de la chaîne NBC, en passant par Leon Schachter, le président de l’Union américaine des coupeurs de viande et des bouchers.

Le vice-président Spiro T. Agnew se trouvait dans les tribunes ce jour-là. Le président Richard M. Nixon, quant à lui, regarda le lancement depuis le poste de télévision de son bureau ovale. À l’origine, la Maison-Blanche avait prévu que Nixon dîne avec les astronautes d’*Apollo 11* la veille du décollage. Mais on changea

Prologue

d'avis quand la presse publia une déclaration du Dr Charles Berry, le médecin de l'équipage, affirmant que le Président pouvait, sans le savoir, couvrir un rhume naissant. Armstrong, Aldrin et Mike Collins qualifièrent cette inquiétude d'absurde, eux qui côtoyaient quotidiennement entre vingt et trente personnes – des secrétaires, des spécialistes de leurs combinaisons pressurisées et des techniciens du simulateur.

Deux mille journalistes assistèrent au lancement depuis le lieu réservé à la presse au centre spatial Kennedy. Huit cent douze étaient des reporters étrangers – cent onze rien que pour le Japon et une douzaine seulement pour le bloc soviétique.

L'atterrissage sur la Lune était un événement mondial qui, selon l'avis de presque tous, transcendait les différences politiques. Les uns des journaux anglais ce jour-là employèrent des caractères de presque dix centimètres. En Espagne, le *Evening Day Pueblo*, bien que d'ordinaire très critique au sujet de la politique étrangère américaine, organisa un concours dont les vingt-cinq gagnants allèrent assister, tous frais payés, au lancement à cap Kennedy. Un rédacteur en chef néerlandais qualifia son pays de « dingue de la Lune ». Un commentateur tchèque souligna : « Elle est là l'Amérique que nous aimons, et elle est si différente de celle qui combat au Vietnam. » Le journal populaire allemand *Bild Zeitung* releva que sept des cinquante-sept responsables du programme *Apollo* étaient d'origine allemande. Le journal en conclut, non sans un certain chauvinisme, que « douze pour cent de la mission lunaire était "made in Germany" ». Même les Français considéraient *Apollo 11* comme « la plus grande aventure de l'histoire de l'humanité ». Le supplément de 22 pages de *France-Soir* s'écoula à 1,5 million d'exemplaires. Un journaliste français s'émerveilla que l'intérêt pour l'atterrissage lunaire soit si grand « dans un pays où les gens sont tellement lassés de la politique et des affaires du monde qu'on les accuse de ne s'intéresser qu'aux vacances et au sexe ». Radio-Moscou ouvrit son édition en évoquant le lancement. La *Pravda* estima également que les événements du cap Kennedy méritaient de faire sa une et légenda ainsi une photo de l'équipage d'*Apollo 11* : « Ces trois hommes courageux. »

Néanmoins, toute la presse ne se montra pas aussi favorable. À Hong-Kong, trois journaux communistes accusèrent la mission

de n'être qu'une tentative de couverture de l'échec américain dans le conflit vietnamien et affirmèrent que l'atterrissage lunaire n'était qu'une façon « d'étendre l'impérialisme jusqu'à l'espace ». D'autres prétendirent que le matérialisme du programme spatial américain allait ruiner à jamais le mystère et la beauté éthérée de la Lune, dont la légende remontait aux temps immémoriaux. Une fois que des explorateurs humains l'auraient violé de leurs pas et avec leurs outils d'excavation, qui pourrait alors encore saisir le romantisme de la question posée par le poète John Keats : « Qu'y a-t-il de si particulier en toi, Lune, pour que tu émeuves mon cœur à ce point ? » Leur pays ayant participé, un peu plus tôt durant la décennie, au miracle technologique des premiers satellites de télécommunications, cinquante mille Sud-Coréens se réunirent devant un écran géant à l'ambassade américaine de Séoul. Une foule de Polonais remplirent de leur côté l'auditorium de l'ambassade américaine de Varsovie. Des problèmes avec le satellite *Intelsat 3* d'AT&T au-dessus de l'Atlantique empêchèrent la retransmission en direct du lancement au Brésil (ainsi que dans plusieurs autres endroits d'Amérique du Sud, d'Amérique centrale et des Caraïbes), mais les Brésiliens suivirent la progression des événements à la radio et en lisant les éditions spéciales des journaux nationaux. À cause de cette défaillance de satellite, on improvisa une retransmission mondiale d'ouest en est, qui souffrit tout de même d'un décalage de deux secondes dans le reste du monde.

Peu après le décollage, Eric Sevareid, le correspondant de CBS News, décrivit la scène aux téléspectateurs de Walter Cronkite : « Walter... alors que nous sommes assis ici aujourd'hui, je crois qu'il va falloir revoir une partie de notre langage... Pourrions-nous encore dire : "décrocher la lune", ou bien "être dans la lune" ? Qu'est-ce que tout cela signifie désormais ? »

Aux États-Unis, plus que n'importe où ailleurs dans le monde, l'excitation était palpable. Dans l'est du Tennessee, des cultivateurs de tabac s'entassèrent autour d'un transistor de poche afin de partager ensemble cet incroyable moment. Dans le port de Biloxi, dans le Mississippi, des pêcheurs de crevettes attendaient sur la jetée qu'on leur dise qu'*Apollo 11* avait bien décollé. À la Air Force Academy de Colorado Springs, le cours de 7 h 30 avait été repoussé et cinquante cadets se tenaient penchés autour d'un

Prologue

petit poste de télévision. Au Caesar Palace, le casino de Las Vegas ouvert jour et nuit, les tables de black-jack et de roulette avaient été désertées et les parieurs s'étaient agglutinés, captivés, devant les six écrans de télévision.

Les milliers de spectateurs réunis autour du Cap – à Merritt Island, à Titusville, sur la Indian River, à Cocoa Beach, à Satellite Beach, à Melbourne, dans les comtés de Brevard et d'Osceola, jusqu'à Daytona Beach et Orlando – se préparaient à admirer l'un des plus beaux spectacles que l'homme ait jamais eu la chance d'observer. Mrs John Yow, l'épouse d'un agent de change de Jacksonville, frissonna en affirmant : « Je tremble, j'ai les larmes aux yeux. C'est le début d'une nouvelle ère de la vie humaine. » Charles Walker, un étudiant de l'université Purdue, celle-là même où Armstrong avait étudié, raconta à un journaliste depuis un petit campement sur la rive d'une crique de Titusville : « C'est comme si l'humanité avait une nouvelle fois découvert le feu. Ce sera peut-être l'étincelle qui unira désormais les hommes. » Dans les gradins VIP près du site de lancement, R. Sargent Shriver, l'ambassadeur des États-Unis en France, qui était marié à Eunice Kennedy, la sœur du défunt président JFK – lequel était à l'origine du programme d'atterrissage lunaire – s'exclama : « Que c'est beau ! Le rouge des flammes, le bleu du ciel, les fumées blanches – ces couleurs ! Pensez aux types à l'intérieur et à leur voyage. *Incroyable*¹ ! »

Heywood Hale Broun, le commentateur de la chaîne CBS, réputé pour ses reportages sportifs irrévérencieux, assista au lancement parmi la foule à Cocoa Beach, située à environ 25 kilomètres au sud de la rampe de lancement. Il déclara aux dix millions de téléspectateurs de Cronkite : « Durant un match de tennis, votre regard ne cesse de faire des aller-retour. Durant le lancement d'une fusée, il se contente de monter, encore et encore, vos yeux s'envolent, votre cœur s'envole, et la foule n'est plus qu'un crabe à mille yeux dont le regard ne cesse de s'élever, dans un silence absolu. Il y a bien eu un léger "aah" quand la fusée a commencé à décoller, mais ensuite le monde s'est contenté d'observer et de tendre la main. C'était la poésie de l'espoir, en

1. En français dans le texte. (NDLT.)

quelque sorte, tacite mais visible dans les gestes concentrés de chacun ; les gens levaient progressivement la main, comme pour tenter d'atteindre la fusée. »

Même ceux qui étaient venus assister au lancement pour exprimer leur opposition furent profondément émus. Le révérend Ralph Abernathy, le successeur du défunt Dr Martin Luther King Jr à la tête de la conférence des chrétiens dirigeants du Sud et, de fait, le leader du mouvement des droits civiques, défila avec quatre mules et quelque cent cinquante membres de la campagne des pauvres contre la faim. Ils approchèrent du mieux qu'ils purent de la base de lancement, malgré la foule. « Nous protestons contre l'incapacité de l'Amérique à choisir les bonnes priorités », déclara Hosea Williams, le directeur de l'éducation politique de la conférence, qui affirmait que l'argent dépensé pour la mission lunaire aurait pu subvenir aux besoins de 31 millions de personnes qui souffraient de la faim. Néanmoins, Williams était « en admiration devant les astronautes », tout comme le révérend Abernathy « succomba à l'émerveillement du lancement », en déclarant : « Debout sur cette terre, j'étais l'un des Américains les plus fiers qui soient. Je crois que c'est vraiment une terre sainte. » « Il nous reste encore tant à faire – la faim dans le monde, la maladie, la pauvreté, expliqua l'ancien président Lyndon B. Johnson à Walter Cronkite peu après le lancement auquel il avait assisté depuis les gradins, avec son épouse Lady Bird. Nous devons employer certains des grands talents que nous avons utilisés dans la recherche spatiale pour résoudre ces problèmes, avec comme objectif : faire ce qu'il y a de mieux pour le plus grand nombre. »

Dix minutes avant la fin de l'émission, Sevareid déclara en direct à Cronkite : « Quand la camionnette transportant les astronautes est passée sur cette route, quelques instants plus tôt, il y a eu un grand silence dans la foule... On comprend que les gens ne considèrent pas ces hommes simplement comme des êtres supérieurs, mais comme des créatures venues d'ailleurs. Des hommes qui sont allés dans un autre monde et en sont revenus, et l'on sent bien qu'ils détiennent des secrets que nous ne connaissons jamais entièrement, et qu'ils ne pourront jamais totalement expliquer. »

Prologue

Au cœur de l'Ohio, à 1 500 kilomètres des gradins de Floride, le petit bourg de Wapakoneta, la ville natale d'Armstrong, se tenait prêt pour le compte à rebours. Les rues étaient désertes, la quasi-totalité de ses 6 700 habitants avait les yeux rivés sur leurs écrans de télé. L'épicentre du chaos se trouvait au 912 Neil Armstrong Drive, dans la maison au style campagnard où Viola et Steve Armstrong avaient emménagé à peine un an auparavant. Les parents de Neil avaient assisté au lancement de *Gemini 8* en 1966. Leur fils les avait également invités à celui d'*Apollo 10*. Mais pour ce vol, il leur avait conseillé de rester chez eux, en expliquant que « la pression serait sans doute trop grande » au Cap. Durant les mois qui précédèrent le lancement, le père et la mère de Neil avaient été « assaillis par des journalistes de toute sorte », venus d'Angleterre, de Norvège, de France, d'Allemagne et du Japon. Viola se souvenait : « Leurs questions indiscrettes (“Quel genre de petit garçon était Neil ?”, “Comment se passait sa vie à la maison ?”, “Où serez-vous et que ferez-vous durant le lancement ?”, etc.) ont épuisé mes forces et mes nerfs. Je n'ai survécu à tout ça que par la grâce de Dieu. Il a dû constamment m'accompagner. »

Pour faciliter la couverture médiatique d'*Apollo 11* depuis Wapakoneta, les trois chaînes principales de télévision américaines érigèrent conjointement une tour de transmission de 25 mètres dans l'allée de la maison des Armstrong. Le garage fut transformé en salle de presse avec des rangées chaotiques de téléphones installées sur des tables de jardin pliantes, et la NASA envoya Tom Andrews, un officier du protocole, pour aider les Armstrong à survivre à ce troupeau de reporters. Les parents de Neil n'ayant qu'un poste de télévision noir et blanc, les chaînes de télé leur offrirent un poste en couleur pour suivre la mission. Tous les jours, un restaurant de la ville leur faisait envoyer une douzaine de tartes. Une compagnie agricole des environs de Lima leur livrait des colis de bananes. Une crèmerie de Delphos leur faisait parvenir de la glace. La Fisher Cheese Co., le plus grand employeur de Wapakoneta, leur offrit leur fameux « Cheese Moon ». La Consolidated Bottling Company leur fit parvenir des palettes de « Capped Moon Sauce », une « formule secrète » de soda à la vanille.

Le maire de Wapakoneta, pour le moins fier, exigea que chaque maison et bâtiment soit orné d'un drapeau américain

Le premier homme

(accompagné préférentiellement de celui de l'état de l'Ohio) du matin du lancement jusqu'au retour sain et sauf de « nos gars ». L'attention des médias inspira à certains locaux un autre type d'embellissement. Certains exagérèrent certaines histoires, voire racontèrent des mensonges purs et simples, s'inventant des liens avec l'astronaute. Même les enfants se prêtaient au jeu : « Écoutez, mon père, c'est le barbier de Neil Armstrong ! » ou « Ma maman a été le premier baiser de Neil Armstrong ! » ou « Eh, j'ai abattu le cerisier de Neil Armstrong ! ». Le numéro des Armstrong n'étant pas sur liste rouge, Tom Andrews fit installer deux lignes privées dans la buanderie de leur maison, juste à côté de la cuisine. Vers midi, la veille du lancement, Neil appela son père et sa mère depuis le cap. Viola raconta : « Sa voix était joyeuse. Il pensait qu'ils étaient prêts pour le lancement du lendemain. Nous avons demandé à Dieu de veiller sur lui. »

Quant à la sœur et au frère de Neil, ils assistèrent au lancement à cap Kennedy. June, son mari – le Dr Jack Hoffman – et leurs sept enfants prirent un avion du Wisconsin, où ils habitaient, pour rejoindre la Floride. Dean Armstrong, son épouse Marilyn, et leurs trois enfants firent le voyage en voiture depuis leur maison d'Anderson, dans l'Indiana. Jusqu'au jour de sa mort, Viola garderait un souvenir précis de ce matin extraordinaire : « Des invités, des voisins, des inconnus se sont réunis pour regarder et écouter, dont ma mère, Caroline ; ma cousine, Rose ; et mon pasteur, le révérend Weber. Stephen et moi étions assis côte à côte, et nous portions les broches de *Gemini 8* que Neil nous avait offertes en guise de porte-bonheur. »

« C'était comme si, depuis le jour de sa naissance – encore plus loin même, quand la famille de mon mari et mes propres ancêtres vivaient encore en Europe, il y a plusieurs siècles –, mon fils avait toujours été destiné à accomplir cette mission. »

PREMIÈRE PARTIE

Le gamin pilote

Je suis né et j'ai grandi dans l'Ohio, à cent kilomètres au nord de Dayton. Aussi loin qu'il m'en souviennne, j'ai toujours été fasciné par la légende des frères Wright et la naissance de l'aviation... À l'origine, ce qui m'intéressait c'était de construire des avions, pas de les piloter. Personne ne pouvait réussir si l'appareil n'était pas bien conçu.

Neil A. Armstrong à l'auteur,
le 13 août 2002

Une genèse américaine

Pour Neil Armstrong, la vie d'une personne ne commençait pas à sa naissance. Elle remontait beaucoup plus loin, à des centaines d'années, avec la genèse de ses ancêtres, aussi loin que la mémoire humaine, les archives historiques et généalogiques pouvaient l'emmener. Ignorer le passé de sa famille, c'était non seulement trahir sa propre vie, mais aussi les existences, les obstacles, les accomplissements, les amours et les passions de ses parents, ses grands-parents, ses arrière-grands-parents, ses arrière-arrière-grands-parents et au-delà. C'est pourquoi Neil tenait absolument à ce que l'histoire des siens figure dans sa biographie.

Il affectionnait l'idée que le récit de sa propre famille soit, comme pour nombre d'Américains, le récit d'immigrés et d'un départ courageux vers un monde nouveau. Une « genèse américaine », comme nous l'avions formulé un jour.

Neil adorait l'Histoire de l'Amérique. Il aimait les valeurs qu'elle avait défendues avant même d'exister en tant que pays : sa lutte pour l'indépendance de 1776 à 1783 contre la Grande-Bretagne, la mère patrie. Pour Neil, « l'Amérique est une terre d'opportunités. C'est comme ça qu'elle est née. Les premiers colons ont rejoint le Nouveau Monde afin de pouvoir pratiquer librement la religion qu'ils s'étaient choisie et se construire un avenir grâce à leur courage et leur dur labeur. Ils ont embrassé une nouvelle vie, dans laquelle ils étaient libres de poursuivre leurs rêves ».

L'histoire de la famille de Neil – celle qui est avérée – remonte à plus de trois cents ans. Les plus vieux de ses ancêtres dont on a retrouvé la trace vécurent à la fin du XVII^e siècle. Par son père, Neil descend du clan des Armstrong qui vivait dans les fameux « *Borderlands* », cette région qui servait de tampon entre l'Écosse de l'Angleterre, à la fin du Moyen Âge. Quarante ans avant le début de la Révolution américaine¹, quelques membres intrépides du clan traversèrent l'Atlantique. Leurs descendants migrèrent ensuite progressivement vers l'Ouest, traversant les Appalaches en chariot, remontant les fleuves en bateau – parmi les pionniers les plus audacieux du début de la conquête de l'Ouest –, s'installant enfin sur les terres fertiles du nord-ouest de l'Ohio, peu après la guerre anglo-américaine de 1812².

Le nom d'Armstrong était déjà célèbre à l'époque. D'origine anglo-danoise, il signifie, sans surprise, « les bras forts ». Selon la légende, ce patronyme trouve son origine dans l'héroïsme d'un ancêtre nommé Fairbairn, comme aimait à le raconter Viola Engel Armstrong, la mère de Neil : « Un homme du nom de Fairbairn aida un jour le roi d'Écosse à remonter en selle après que son cheval eut été blessé lors d'une bataille. Pour le remercier de ses services, le roi lui accorda plusieurs hectares de terre situés à la frontière entre l'Écosse et l'Angleterre, et rebaptisa l'homme "Armstrong". » Une autre version affirme que Fairbairn avait pour compagnon Siward de Northumbrie, un célèbre guerrier à l'épée, que les gens surnommaient « le bras fort à l'épée ».

Au début du XV^e siècle, le clan Armstrong était devenu une puissance montante des *Borders*. Au XVI^e, il était indubitablement la famille de *reivers* – un mot écossais pour désigner les bandits et les voleurs – la plus connue de la région. Leur irrésistible ascension, ainsi que le fait qu'ils aient supposément incendié cinquante-deux églises écossaises, obligea la cour royale à intervenir. En 1529, le roi James V d'Écosse déploya huit mille soldats pour maîtriser les

1. La Révolution américaine, qui concernait les treize colonies britanniques d'Amérique du Nord, commença en 1763, et fut le point de départ de la guerre d'Indépendance des États-Unis contre la Grande-Bretagne (1775-1783).

2. Aussi appelé « seconde guerre d'Indépendance », ce nouveau conflit qui opposait les États-Unis et le Royaume-Uni dura près de trois ans, entre juin 1812 et février 1815.

Armstrong, devenus problématiques. Leur clan comptait alors entre douze mille et quinze mille membres, soit environ trois pour cent de la population du pays. En 1530, James V prit donc la direction du sud avec son armée, à la recherche de Johnnie Armstrong de Gilnockie, le grand-père de William Armstrong, selon l'écrivain Sir Walter Scott. Les historiens en ont conclu que Will était le fils aîné de Christopher Armstrong (1523-1606), qui était lui-même le fils aîné de Johnnie Armstrong.

Les ancêtres de Neil Armstrong vécurent donc dans les *Borderlands* jusqu'à leur émigration en Amérique, quelque part entre 1736 et 1743. Nous considérerons Adam Armstrong (1638-1696), né et mort dans les *Borderlands*, comme le représentant de la première génération de la famille Armstrong telle que nous la connaissons aujourd'hui. L'homme qui marcha pour la première fois sur la Lune appartient, quant à lui, à la dixième génération.

Adam Armstrong avait deux fils. L'aîné, Adam Armstrong II, naquit en Cumbria, un comté d'Angleterre, en 1685. À 20 ans, il épousa Mary Forster. Dans les années 1730, il traversa l'océan Atlantique avec son fils, Adam Abraham Armstrong III (né en 1714 ou en 1715), alors âgé de 20 ans. Ils devinrent de fait les premiers ancêtres de Neil à émigrer en Amérique. Adam Armstrong II mourut en Pennsylvanie en 1749.

Les Armstrong firent partie des premiers colons à s'installer dans la région de Conococheague en Pennsylvanie, où Adam Abraham Armstrong travailla sa terre, située dans ce qui deviendrait plus tard le comté de Cumberland, jusqu'à sa mort. Son fils aîné, John (né en 1736), partit vivre, à l'âge de 24 ans, dans la région de Muddy Creek, à 200 kilomètres à l'ouest de Conococheague. Là-bas, lui et sa femme, Mary, élevèrent neuf enfants. Leur deuxième fils, John (né en 1773), est l'ancêtre direct de Neil.

Après la guerre d'Indépendance des États-Unis, des milliers de colons affluèrent dans l'Ohio. En mars 1799, John Armstrong, alors âgé de 25 ans, sa femme Rebekah, son fils David ainsi que son frère cadet Thomas Armstrong, sa femme Alice Crawford et leur petit garçon William, embarquèrent sur un bateau qui les conduisit de Muddy Creek à Pittsburgh, puis descendirent la rivière Ohio sur 400 kilomètres, jusqu'à Hockingport, à l'ouest

de la ville, aujourd'hui connue sous le nom de Parkersburg, en Virginie-Occidentale. Les deux familles remontèrent ensuite la rivière Hocking, jusqu'à Alexander Township, dans l'Ohio. Thomas et Alice s'installèrent aux abords de ce qui deviendrait la ville d'Athens et y élevèrent leurs six enfants. John et Alice se posèrent finalement près de Fort Greene Ville, aux confins de l'ouest de l'État. John Armstrong (cinquième génération) et sa famille assistèrent aux négociations du traité de St. Marys, qui donna lieu à la dernière grande alliance de nations indiennes de l'Ohio. En 1818, John et sa famille déménagèrent sur la rive ouest du fleuve St. Marys. Dès les premières récoltes, les Armstrong gagnèrent suffisamment d'argent pour acquérir une propriété de 60 hectares, qui devint la « ferme Armstrong », la plus ancienne du comté d'Auglaize.

David Armstrong (né en 1798), l'aîné des enfants de John, et Margaret Van Nuys (1802-1831), sont les arrière-arrière-grands-parents paternels (non mariés) de Neil. Ensemble, ils eurent un fils : Stephen. Puis, Margaret épousa Caleb Major, et David, Eleanor Scott (1802-1852), la fille de Thomas Scott, un des premiers colons de St. Marys. Le petit Stephen resta auprès de sa mère, jusqu'à la mort prématurée de celle-ci en 1831. Les parents de Margaret, Rachel Howell et Jacobus Van Nuys, recueillirent alors leur petit-fils de 7 ans. David mourut en 1833, suivi par son père John en 1836.

Le jour de ses 21 ans, en 1846, Stephen Armstrong (septième génération) reçut de son grand-père Van Nuys un héritage d'environ 200 dollars en espèces et en biens divers. Stephen était ouvrier agricole et, après avoir travaillé des années pour une autre famille, il parvint à s'acheter un terrain de 80 hectares, puis un autre de 90 hectares peu de temps après.

Nous ne savons pas comment la guerre de Sécession¹ affecta Stephen. Il épousa Martha Watkins Badgley (1832-1907), veuve de George Badgley et mère de quatre enfants. Le 16 janvier 1867, Martha donna un fils à Stephen, Willis Armstrong.

1. La guerre de Sécession (ou « guerre civile américaine ») eut lieu entre 1861-1865. Elle opposa les États-Unis d'Amérique, alors dirigés par Abraham Lincoln (« l'Union »), et les États confédérés d'Amérique, dirigés par Jefferson Davis (« la Confédération »).

Quand Stephen Armstrong mourut en août 1884, à l'âge de 58 ans, il possédait plus de 160 hectares de terres, pour une valeur de 30 000 dollars, l'équivalent aujourd'hui de 700 000 dollars.

Willis, son fils unique, hérita de la plupart de ses biens. Trois ans plus tard, Willis épousa une fille de la région, Lillian Brewer (1867-1901). Le couple eut cinq enfants et vécut dans une ferme près de River Road. En 1901, Lillian mourut en couches.

Endeuillé, Willis devint facteur à mi-temps. Il livrait notamment le courrier du cabinet juridique des frères Kœnig. Leur sœur, Laura, y travaillait comme secrétaire et, à la fin de l'année 1903, Willis lui fit la cour. Ils se marièrent en juin 1905 et vécurent dans une maison que Willis avait achetée à St. Marys. Un peu plus tard, ils déménagèrent dans une maison victorienne cossue, à l'angle de West Spring Street.

C'est là que Stephen Kœnig Armstrong, le père de Neil, a grandi. Aîné des deux enfants de Willis et Laura, le garçon naquit le 26 août 1907, entouré de ses demi-frères et sœurs, Bernice, Grace, Guy et Ray. Son enfance fut bercée par les infortunes financières et les coups de malchance de sa famille. Willis dut hypothéquer la ferme de River Road et perdit la majeure partie de son argent en investissant dans une compagnie ferroviaire, sous la pression de son beau-frère. Une décision malheureuse à bien des égards, puisque cet échec provoqua sa perte financière et envenima ses relations familiales, ainsi que son mariage.

En 1912, Guy, le demi-frère de Stephen, mourut et, en 1914, un incendie se déclencha dans la maison des Armstrong. Stephen, alors âgé de 6 ans, eut tout juste le temps d'en réchapper, ne sauvant des flammes que les vêtements qu'il avait sur le dos. En 1916, Willis, âgé de 49 ans et endetté à l'extrême, démissionna de son poste de facteur et prit la direction du Kansas pour tenter de travailler dans des puits de pétrole. Au début de l'année 1919, Willis rentra en Ohio. Dès les premières semaines, lui et sa famille se réinstallèrent dans la ferme de River Road, toujours sous le joug d'une lourde hypothèque. Bientôt paralysé par une arthrose chronique, Willis se reposa sur Stephen qui assurait désormais le travail aux champs, tout en continuant l'école, point qui tenait à cœur à sa mère.

Avant même l'obtention de son diplôme de fin d'études du lycée, en 1925, Stephen décida qu'il ne voulait pas faire carrière

dans l'agriculture. Peu de temps après, il tomba amoureux d'une jeune femme à la voix douce du nom de Viola Louise Engel...

*

* *

La famille de Stephen Armstrong vivait en Amérique depuis plus d'un siècle déjà quand le bateau de Frederick Wilhelm Kötter, le grand-père allemand de Viola, entra dans le port de Baltimore en octobre 1864. Pour éviter à son fils de 18 ans d'être enrôlé de force dans l'armée prussienne, le père de Frederick « Fritz » Kötter avait vendu une part de sa ferme, située aux abords du village de Ladbergen, dans la province de Westphalie, près de la frontière hollandaise, afin de lui payer le voyage jusqu'en Amérique.

Frederick arriva dans la petite ville de New Knoxville, Ohio. Cet État d'Amérique, qui comptait plus de deux cent mille immigrants allemands, avait forcément quelque chose d'attrayant pour un natif de Ladbergen. La première épouse de Kötter mourut jeune. Au début des années 1870, après avoir acheté 32 hectares de terre, Fritz épousa Maria Martha Katterheinrich, une Germano-Américaine de la première génération. Ils américanisèrent leur nom de famille en « Katter ». Le couple eut six fils et une fille, Caroline, née en 1888. Dix-neuf ans plus tard, le 7 mai 1907, Caroline donna naissance à Viola, son seul enfant, dont le père était Martin Engel, un bûcheron de profession.

La famille de Viola appartenait à l'Église réformée de St. Paul, dont la doctrine dérivait du catéchisme de Martin Luther. La jeune Viola allait devenir une fervente croyante, et le resterait toute sa vie.

Le 4 mai 1909, Martin Engel mourut de la tuberculose à l'âge de 29 ans, entouré de son épouse et de leur fille, encore bébé. Il fut enterré le jour du deuxième anniversaire de Viola, au cimetière d'Elm Grove. Les parents de Caroline s'occupaient de Viola tandis que celle-ci travaillait comme cuisinière pour les McClain, une famille riche de la région. En 1911, la mère de Caroline, Maria, mourut. En 1916, le grand-père Katter décéda à son tour. Pour Caroline, le deuil laissa place au bonheur quand elle s'éprit d'un fermier de la région, William Ernst Kerspeter, qu'elle avait